

Prologue

*L'amour authentique est libre
de toute souffrance...*

Le Mans, mardi 1^{er} novembre 2016

Installée debout devant la baie vitrée, j'observe la rue. Il est 18 heures, une pluie fine s'abat sur les derniers passants qui se pressent de rentrer chez eux. Le fond de l'air est assez doux pour la saison, sans doute à cause des averses incessantes depuis une dizaine de jours.

La sonnerie stridente de mon portable me ramène à l'intérieur de mon appartement. Un SMS. Court et impérieux :

19 h 30 – blonde – hôtel Concordis – chambre 53.

Pas de signature. Pas besoin. Rares sont les clients qui ont ce numéro. D'ailleurs, ils n'ont pas le droit de passer commande en direct. Impossible de me tromper. C'est lui. Il ne s'agit pas d'un message, mais d'une consigne. Je ne reçois plus que ce genre de communications et j'obéis sans vraiment comprendre pourquoi je m'impose ça. Peut-être parce que je rêve qu'il tient encore à moi et que cette pensée est suffisante...

— C'est lui ? demande une voix vaguement ensommeillée.

Je jette un coup d'œil à Sonia, ma colocataire. Allongée sur le canapé, elle émerge d'une sieste entamée une heure auparavant. Je grogne un oui irrité.
De quoi se mêle-t-elle ?

— Il ne peut pas te foutre la paix les jours fériés ?

— Il dispose de moi quand c'est nécessaire.

— Tu n'es pas sa chose ! Quand vas-tu arrêter ce petit manège ? Tu pourrais très bien t'en sortir sans lui. Envoie-le bouler et fais-toi un nouveau carnet d'adresses...

— Ça suffit, Sonia ! Je mène ma vie comme je le veux, que ça te plaise ou non !

Parler de lui m'agace, surtout lorsqu'on le critique. Cette relation ne regarde personne et discuter boulot avec elle m'énerve au plus haut point. Ce n'est pas parce que nous exerçons la même activité que nous devons en discuter sous notre toit. Je la plante dans le salon et me réfugie dans la troisième chambre. Une pièce à l'image de cet appartement : quatre-vingt-dix mètres carrés d'atmosphère particulièrement masculine, un design épuré associé à une alchimie de tons neutres et des meubles modernes combinant métal et bois. Le logement a été entièrement revisité par un architecte d'intérieur avant que je m'y installe. Pour que je m'y sente bien. Seulement bien. Pas comme chez moi, car ici, c'est chez lui, et il tient à ce que je m'en souviene.

La troisième chambre est en fait un dressing high-tech avec des jeux de lumières et de miroirs. Chaque pan de mur est occupé par de larges placards accueillant

La beauté du diable

robes de soirée, perruques, chaussures de luxe, vêtements de marque, bijoux, manteaux de fourrure. Là non plus, il n'a pas lésiné sur le prix. Un véritable arsenal vestimentaire, mais je n'ai rien choisi. Tout était déjà rangé dans les armoires lorsque j'ai investi l'endroit.

Adieu mes affaires, adieu mon ancienne vie !

Mes cartons de déménagement ont été expédiés dans un garde-meuble dont lui seul détient les coordonnées. J'ai accepté sa décision et consenti à commencer une nouvelle existence avec ce qu'il avait prévu pour moi. Il a dicté les codes, j'ai appris les règles.

En ouvrant une des portes de placards, le SMS me revient en mémoire : *blonde*, pas de précision vestimentaire. Une seule signification : nue sous un imper. Demande rarissime toujours liée à des profils de clients excentriques. Nouvelle angoisse.

Quel cinglé m'a-t-il encore trouvé ?

Ma gorge se noue. Je jette un coup d'œil à mon reflet. Malgré une mine tirée par le manque de sommeil et des yeux légèrement cernés, j'hésite à me maquiller. Au-delà de mon visage blafard, je remarque que la ressemblance avec ma défunte mère est de plus en plus flagrante : j'ai hérité de ses traits, de son teint pâle, mais aussi de ses magnifiques cheveux bruns et de son joli regard de biche marron clair. Le legs familial s'arrête à cette ressemblance, car nous étions diamétralement opposées en termes de caractère. Elle très autoritaire, moi très docile. À croire que j'ai reproduit le même schéma d'obéissance avec lui...

Je me déshabille pour appliquer une lotion hydratante et vérifie que mes jambes sont parfaitement

épilées. Aucun détail ne doit m'échapper. Je me dois d'être parfaite pour que ce rendez-vous soit entièrement satisfait de ma prestation. Vient le cérémonial du parfum. Aujourd'hui, c'est *Shalimar*, une senteur puissante, ambrée et vanillée. Mais sa fragrance ne me taquine plus les narines depuis quelques semaines. Mon nez est devenu insensible à la moindre senteur. Blocage émotionnel, a diagnostiqué un client psychologue qui prend la peine de discuter à chacune de nos rencontres. Mon corps commence à signaler son ras-le-bol des relents de sueur masculine, de sperme et autres effluves corporels liés à mon activité.

Installée devant la coiffeuse, j'opte pour un chignon strict côté coiffure avant de sortir la trousse de peinture, comme je l'appelle. Je n'avais jamais osé mettre plus d'une couche de mascara auparavant mais aujourd'hui, je suis devenue une véritable experte en camouflage. La touche finale : du rouge à lèvres rouge vif. Un rouge charnel et sensuel qui s'harmonise parfaitement avec ma perruque blonde. Objectif principal : séduire et envoûter les clients qui me sont adressés. C'est comme cela qu'il m'aime. J'attrape une paire d'escarpins à semelles rouges, enfile un trench-coat noir que je noue à la taille et sors sans répondre à Sonia qui m'interpelle.

En refermant la grille d'entrée de la résidence, j'aperçois un individu qui promène un chien en laisse. Je reconnais le clebs avant de voir qu'il s'agit du locataire du quatrième étage de l'immeuble d'en face. Ce type a la fâcheuse habitude de rester collé à sa fenêtre dès qu'on allume les lumières de l'appartement. J'ai droit à une inspection des pieds à la tête et il semble se régaler.

La beauté du diable

Visiblement, le décolleté que forme l'imper et mes longues jambes nues font déjà leur effet.

Le sourire carnassier qui lui fend le visage me donne envie de vomir.

Depuis des semaines qu'il me mate, il doit connaître toute ma garde-robe, ce vieux vicelard.

Il a sûrement aussi remarqué mes allées et venues dans des tenues toujours glamour ou sophistiquées, les parures de bijoux somptueuses et les voitures avec chauffeur qui s'arrêtent devant l'immeuble.

Que pense-t-il d'une femme comme moi ?

En même temps, je m'en moque. Seul l'avis de ma mère aurait pu me toucher. *Si elle avait été en vie...*

J'ai une autre vie que celle qu'elle a connue. Une vie de luxe qui a un prix. Je dois être disponible, belle, discrète, obéissante, voire très docile. Une montagne de sacrifices et de souffrances que j'endure pour plaire à un seul homme. J'essaie de ne pas trop y réfléchir et continue de progresser vers l'hôtel qui n'est qu'à quelques rues. J'accélère le pas pour me réchauffer un peu. L'absence de vêtements sous cet imper commence à se faire sentir sérieusement.

Lorsque je me présente au comptoir de la réception, le jeune employé m'adresse un large sourire.

— Bonsoir madame, en quoi puis-je vous être utile ?

— La clé de la chambre 53, s'il vous plaît.

L'homme consulte son registre.

— Monsieur l'a déjà récupérée, poursuit-il.

— Ah ?

Sa réponse me tord l'estomac. Toujours en avance pour chacun de mes rendez-vous, je n'ai jamais connu

Sandra Martineau

pareille situation. Ça commence mal. Je quitte le réceptionniste sans ajouter un mot. Il va falloir improviser. Dans le miroir de l'ascenseur, j'accroche du regard mon reflet. Mes yeux sont ternes, comme manquant de vie. Je suis en train de mourir à petit feu.

Par amour ou par soumission ?

Combien de temps suis-je encore capable de tenir comme ça ?

Lundi 7 mars 2016

— Allô ?

— Émélia ?

— Oui.

— C'est Antoine ! Tu vas bien ?

— Ça pourrait aller mieux si...

Comme à son habitude, mon ami me coupe la parole.

— T'inquiète, tu ne penseras plus à cette histoire dans quelque temps. D'ailleurs, je vais t'offrir l'opportunité de t'amuser un peu. J'ai un cocktail entre collaborateurs ce soir et j'ai besoin d'une cavalière. Je peux passer te prendre ?

— Oh, je ne sais pas si je serai de bonne compagnie. Astrid se serait fait un plaisir de t'accompagner si elle n'avait pas été en déplacement.

— Oui et elle ne va pas revenir de Grèce pour mes beaux yeux.

— Tu es au courant ?

— Oui, je l'ai déjà appelée. Là n'est pas la question. Lilie, tu es ma dernière chance, minaude-t-il.

— OK, c'est sympa, merci...

— Excuse-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire !
Tu m'as compris...

— Oui, sans doute.

— Alors ?

— Je n'ai rien à me mettre pour ce genre de soirée.

— Fais les boutiques, je te rembourserai.

— Je ne sais pas.

— Émélia, insiste-t-il. Tu ne vas pas rester enfermée toute ta vie parce qu'un con t'a larguée. Fais-toi un peu violence, ma belle !

— Oui, je sais. Mais...

— Pas de mais !

— OK, OK, tu viens me chercher ?

— Mais bien sûr ! Je ne vais tout de même pas te laisser prendre le métro.

— Tu viens pour quelle heure ?

— 19 heures, ça te va ?

— Oui, je serais prête.

— Je t'attends en bas. C'est trop chiant pour se garer par chez toi.

Un silence de plusieurs secondes trahit son hésitation.

— Émélia ?

— Oui ?

— La tenue ! Simple, mais chic !

— Oui oui, t'inquiète.

Un coup d'œil à l'horloge : déjà 16 heures. Trois heures pour acheter une robe et me préparer, sachant que j'ai promis à mon patron de faire deux livraisons. Le timing est un peu court, mais je n'ai pas le choix. Depuis trois ans que je travaille pour sa boutique de fleurs, il m'arrive régulièrement de rendre service en dehors des horaires de boulot moyennant compensation en espèces. Et autant

La beauté du diable

dire qu'avec vingt-quatre heures hebdomadaires, ce genre d'extra arrange bien mon quotidien.

Mais aujourd'hui, le temps joue contre moi et je vais devoir emprunter quelque chose à Astrid, ma colocataire et amie. Son armoire regorge de tenues habillées. Il faut juste que je réussisse à la joindre pour lui demander son aval. À ma grande surprise, elle décroche aussitôt.

— Astrid, bonjour c'est Émélia ! J'esp...

— Lilie, pourquoi m'appelles-tu ? Y a une urgence ? Ma mère est morte ?

— Euh, non pas que je sache.

— Rien de grave alors ! Je suis en pleine interview et je n'ai pas beaucoup de temps pour la finir.

— Je voulais juste te demander l'autorisation de t'emprunter une robe.

— Je doute que tu trouves quelque chose qui t'aille. Nous n'avons pas tout à fait la même morphologie. Mais mon armoire est à toi.

— Merci c'est sup...

Le bip du téléphone me résonne déjà dans l'oreille.

Toujours pressée.

Même pas le temps de prendre des nouvelles.

Bientôt trois ans que mon amie de lycée a envahi cet appartement, je ne compte plus ses départs inopinés et ses retours en plein milieu de la nuit. Travaillant pour un magazine de société, elle est sur tous les fronts, s'armant d'une patience et d'une empathie dont elle est incapable dans sa propre vie privée. Peu diplomate, Astrid oublie souvent de mettre les formes quand elle me parle. Elle sait aussi que sa participation financière au loyer me permet de continuer d'habiter et de rembourser l'emprunt de ce trois-pièces que ma mère avait acheté dix ans auparavant.

« *Mon armoire est à toi...* » Les mots trottaient dans ma tête comme une comptine au goût un peu amer.

Sachant qu'il s'agit de mon meuble que tu squattes, tu ne manques pas de culot. Parlons aussi de morphologie ! T'as pas toujours fait une taille 38 non plus.

J'avoue que la jalousie me rend mesquine, tout comme ses nouvelles courbes qu'elle ne cesse d'agiter sous mon nez. Dès que je commence un régime, cela se solde systématiquement par un échec cuisant. Elle, il lui suffit de démarrer n'importe quel programme pour réussir. Moins cinq kilos sur la balance.

Paf, regarde comme c'est si simple, ma Lilie !

16 h 15, le temps file à toute allure. Je dois prendre une décision. La robe ou les fleurs en priorité ? J'attrape mon sac à main et quitte l'appartement. La tenue va attendre. Quinze à vingt minutes pour me rendre au magasin, environ une heure pour faire les livraisons, je serai de retour pour 18 heures, juste le temps de me préparer. Mais c'est sans compter la ponctualité des transports en commun.

Le carillon de la boutique tinte lorsque je pénètre à l'intérieur. Mes narines sont instantanément envahies par des senteurs aussi délicates les unes que les autres. Mon patron a fait venir d'une pépinière hollandaise un lot de magnifiques roses blanches.

Une pure merveille !

Mal mises en valeur, mais superbes quand même.

D'ordinaire, j'aurais pris quelques minutes pour les arranger correctement, mais je cours déjà après le temps. Isabelle, la jeune apprentie, prépare une composition au fond du magasin. J'avance pour la saluer et jette un coup d'œil à son travail.

La beauté du diable

— Tu te débrouilles bien, Isa ! Tu pourras bientôt me remplacer.

— Dis pas ça, Lilie ! Je ne suis pas là pour ça.

— T'inquiète, je sais bien.

— Fais gaffe quand même, lance Jacques.

Surprise, je me retourne sur mon patron. Affublé d'un tablier vert pistache parfaitement ridicule, il semble de bonne humeur.

— Elle est vraiment douée la petite, reprend-il.

Le ton est à la plaisanterie. Néanmoins, cette réflexion sonne comme un avertissement. Jacques est avare de compliments et le talent de l'apprentie ne lui a pas échappé. Depuis l'arrivée de cette stagiaire d'une timidité exaspérante, ce cinquantenaire bien portant et un peu bourru s'est transformé en un ours un brin taquin et ne se cache pas d'être très proche de la jeune fille. Une pointe de jalousie me pique chaque fois que je les sens complices. Depuis trois ans que je suis employée à la boutique *Lilas Rose*, Jacques n'a jamais été aussi attentionné avec moi. La seule preuve d'affection qu'il m'ait témoignée est le contrat de travail qu'il m'a signé, alors que je me présentais chez lui sans aucune expérience professionnelle.

— T'es pas en avance, Émélia.

— Non désolée, Jacques ! Les bouquets sont prêts ?

— Oui, tu prends les deux tout de suite ou tu en déposes un d'abord avant de repasser récupérer l'autre ?

J'examine les adresses sur le carnet de livraison et fais un rapide calcul concernant les déplacements à effectuer.

— Quelque chose ne va pas ? demande Jacques.

— Les distances.

— Tu es pressée ?

— J'ai un rendez-vous en fin d'après-m...

— Je peux le faire si ça te gêne, intervient Isabelle.

— Non, j'ai besoin de toi ici, rugit Jacques en fronçant les sourcils. La journée n'est pas finie. Éméilia, il fallait le dire plus tôt si ça te posait un problème, je me serais arrangé autrement. Tu me mets dans l'embarras.

— C'est-à-dire que...

Je stoppe net ma phrase. Son regard s'est assombri, rendant son visage buriné encore plus austère que d'ordinaire. C'est un homme honnête et travailleur, mais très pointilleux sur l'honnêteté et les engagements.

— En me dépêchant un peu, je devrais y arriver.

Les traits de mon patron se détendent.

— Je vais prendre le bus.

— Ce sera plus rapide en métro si tu es pressée. Quand te décideras-tu à passer ton permis ?

Quand vous me proposerez un 35 heures, songé-je.

Oui, je préfère le bus.

Trop de monde dans le métro, trop de bousculades et les collés-serrés avec des inconnus ne m'attirent pas particulièrement.

— Où sont les bouquets ?

— Je te les sors.

Les livraisons ne se déroulent pas comme prévu. Il est déjà tard et je n'ai plus une seconde à perdre. À peine rentrée, j'investis la chambre d'Astrid. Tout est resté dans son jus. Astrid a juste ajouté une coiffeuse avec un banc capitonné à l'ensemble déjà envahi de meubles. Au décès de ma mère, elle a tout de suite compris le potentiel de

La beauté du diable

cette pièce vacante : occuper cet espace lui permettait d'abaïsser ses charges locatives tout en m'apportant un soutien. Enfin, la définition du soutien reste propre à chacun. La place manque dans cette pièce, mais je n'ai pas pu enlever les meubles de ma mère et Astrid a estimé qu'elle ne jouerait pas les capricieuses sur ce coup-là. Lorsque l'on passe d'un vingt mètres carrés avec canapé convertible au double de superficie avec deux chambres et un vrai lit pour trois fois moins cher, on n'impose pas ses conditions. Je hume l'air. Le parfum d'Astrid a remplacé l'odeur d'eau de Cologne qui régnait en permanence ici avant. Je repense à ma mère, à ses derniers moments de vie durant lesquels elle s'est effacée progressivement, à son corps luttant contre la maladie : chute de cheveux, perte de poids, baisse de tension. À chaque jour sa peine...

Vingt minutes plus tard, je jette un coup d'œil à mon reflet dans le miroir de l'entrée. Le rendu est assez mitigé. La robe bustier noire que j'ai enfilée met en avant mes formes très généreuses, mais sa texture moulante ne cache rien des petits bourrelets qui s'amassent autour de mon ventre. Plus le temps de faire du shopping. Il va falloir supporter cette tenue étroite. Trois kilos en moins et je me serais sentie plus à l'aise. Maudit soit le dernier régime express avec lequel j'ai perdu huit kilos avant d'en reprendre onze. La nourriture et moi, une longue histoire de « je t'aime moi non plus ». Une série noire que ma mère a créée en faisant de moi une mangeuse compulsive. La moindre angoisse était apaisée avec un bout de sucre, un gâteau, un morceau de fromage. Tout y passait et durant l'enfance, j'ai subi un embonpoint soumis aux railleries de mes camarades d'école. Une fêlure qui ne

s'est jamais résorbée. Toutes mes tentatives pour maigrir se sont soldées par des échecs et ma récente rupture sentimentale n'a pas arrangé les choses. En effet, retrouver mon mec le nez plongé dans le tiroir des sous-vêtements d'Astrid a quelque peu ébranlé mon peu de confiance en moi. Depuis cet épisode, j'ai renoncé à séduire qui que ce soit. *Alors, pourquoi t'habiller comme ça ?*

— On ne sait jamais, répliqué-je à haute voix.

Je m'examine dans la glace. Vingt-cinq ans demain et je parais déjà fatiguée, comme si le poids du monde m'avait terrassée après le décès de maman. Célibataire, sans attache familiale ni amoureuse, des études de pseudo-commerce, une réorientation sur une carrière de puéricultrice qui n'a abouti à rien, et depuis trois ans un emploi de fleuriste. Mon avenir ne me semble pas des plus formidables.

Et si, ce soir, on changeait la donne ?